

CLÉMENT ROUSSIER

SULLIVAN



illustré par

ALLEGRA PEDRETTI

Le livre

Sullivan a beau être né dans le Grand Nord, il ne rêve qu'à l'Afrique. Tout ça à cause des histoires que le vieux George lui a racontées et d'une phrase qu'il entend résonner en lui depuis sa naissance : Il existe quelque part. Qu'est-ce qui existe ? Où cela existe-t-il ? Il l'ignore.

Pour le découvrir, Sullivan va quitter les siens et s'en aller sur les routes du monde, là où la vie n'est qu'aventure et rencontres...

L'auteur

Clément Roussier est né en 1985 dans la campagne ardennaise. Après qu'une blessure ait mis un terme à ses espoirs d'intégrer une compagnie de ballet, il passe l'essentiel des années 2000 à voyager en Europe et en Amérique du Sud, avant de s'établir en Sicile, à Palerme. *Sullivan* est né de sa rencontre avec Allegra Pedretti. C'est aussi son premier texte dédié à de jeunes lecteurs.

L'illustratrice

Allegra Pedretti est née en 1992, à Londres. Diplômée en 2015 d'une école de peinture, elle a quitté l'Angleterre pour rejoindre la Sicile et sa lumière. *Sullivan* est le premier roman qu'elle illustre.

CLÉMENT ROUSSIER

SULLIVAN

ET LES CIELS DE FEU
DES SOIRS DE LA SAVANE

illustré par
ALLEGRA PEDRETTI

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Un livre, ce sont souvent des feuilles avec beaucoup de mots dessus que l'écrivain a laissés là pour essayer de dire ce qu'il avait dans le ventre. Mais il existe aussi des livres sans feuilles et sans mots, des livres vivants, et certains d'entre eux nous racontent les plus belles histoires. La plupart du temps, ceux qui les écrivent ne savent même pas qu'ils les écrivent : ils sont trop occupés à vivre pour s'intéresser à tout ça. Ce sont les autres, comme vous peut-être, ou comme moi, qui passent à côté d'eux et puis s'arrêtent et les regardent, ces livres sans feuilles ni mots que sont les amis du hasard.

À George sans feuilles ni mots, je dédie ce livre de feuilles et de mots.

1

La sirène du bateau a retenti quand il est entré dans le port et tous les passagers se sont rués vers la sortie. Debout sur le pont, je les ai regardés faire jusqu'à ce qu'un marin de mauvaise humeur vienne m'ordonner de descendre. «À moins que tu veuilles retourner en France?» a-t-il ajouté en fronçant les sourcils, et je me suis dépêché de prendre mon sac. Si je voulais retourner en France? Certainement pas! J'avais trop rêvé de voir l'Afrique pour faire demi-tour maintenant qu'elle était devant moi...

Pour tout dire, ce voyage était même un de mes plus vieux rêves, du temps où je m'amusaiss à faire tourner la mappemonde qui était

dans ma chambre en imaginant qu'un jour je visiterais ces lieux aux noms exotiques sur lesquels se posait mon doigt : Ouagadougou, Brazzaville, Zanzibar... J'ignorais tout de ce qui pouvait s'y cacher, mais justement, c'était le mystère qui m'attirait. Alors je vous laisse imaginer ma déception quand je suis descendu du bateau pour découvrir une ville très semblable à celle que je venais de quitter : longues avenues, immeubles de dix étages, voitures de tous les côtés... Heureusement, j'avais prévu de n'y rester qu'une seule nuit, car dès le lendemain je comptais me mettre en route pour le Sahara.

– Pourquoi veux-tu tellement voir le Sahara ? m'avait demandé un ami avant mon départ.

Pourquoi ? Il fallait être fou pour ne pas comprendre !

– Parce que c'est l'origine du monde, mon vieux, c'est là d'où nous venons tous et où nous retournerons un jour...

Le lendemain matin, donc, je me suis rendu

au marché pour y faire quelques réserves de nourriture et j'ai enfin pu laisser la ville derrière moi. Selon mes plans, il faudrait marcher une semaine avant d'atteindre le dernier village aux portes du désert. Après, ce seraient les dunes infinies et le ciel et les étoiles... Et même si je n'étais pas ce qu'on appelle pressé d'arriver, j'avais quand même tout ça dans un coin de la tête, et ça m'accompagnait au cours des longues journées de marche où le soleil et la mer étaient souvent mes seuls compagnons.

Mais un jour que je longeais une petite route près de la côte, j'ai soudain entendu :

– Est-ce que tu peux m'aider à réparer mon vélo ?

Vous connaissez les mirages ? Ces images qu'on croit voir au loin mais que notre esprit invente ? Eh bien, je n'avais parlé à personne depuis longtemps et je me suis demandé si quelqu'un avait vraiment dit ça, ou si c'était dans ma tête, comme une sorte de mirage auditif.

– Hô !

La même voix s'est élevée à nouveau :

– T'es sourd ou tu le fais exprès ? J'ai besoin d'aide pour réparer mon vélo.

Cette fois-ci, plus de doute possible, il y avait quelqu'un, sinon c'est moi qui devenais fou. Alors je me suis fait une visière avec la main, vu que le soleil brillait très fort, et j'ai scruté les alentours : rien.

– Oui, j'ai fini par crier, je veux bien vous aider, mais montrez-vous !

Une seconde, deux secondes, je commençais à m'inquiéter, quand tout à coup un vieil homme est apparu de l'autre côté de la route. Il était seulement resté caché sous un arbre pendant tout ce temps, pour profiter de l'ombre, mais ça m'a fait le même effet que s'il venait de tomber du ciel.

– T'en fais une tête, m'a-t-il dit en se plantant devant moi. On croirait que tu viens de voir un fantôme !

Et il a éclaté de rire comme quelqu'un qui vient de vous jouer un bon tour.

Je l'ai laissé faire, c'était de bonne guerre : quand vous oubliez les humains trop longtemps, comme ça avait été mon cas, on ne peut pas leur en vouloir s'ils rigolent un peu de vous... Et puis, quand il a fini de rire, il m'a expliqué que le vélo était chez lui :

– C'est juste là, m'a-t-il dit, en pointant la direction de la mer avec le bout de bois dont il s'aidait pour marcher. J'habite l'une des dernières maisons avant la plage...

Et donc nous voilà partis tous les deux : lui courbé sur sa canne de fortune, moi sous mon sac à dos. Il y avait des maisons de toutes sortes le long du sentier que nous remontions : en pierre, en terre, en tôle, avec des toits de toutes les couleurs qui brillaient sous le soleil et vous aveuglaient si vous les regardiez trop longtemps. C'est ce que je venais de faire, d'ailleurs, et je me frottais les yeux pour recouvrer la vue, quand mon voisin a quitté le chemin et m'a dit de l'attendre là. Puis il est entré dans une toute petite maison au toit bleu étincelant

dont il est ressorti après quelques secondes en traînant derrière lui un vélo couvert de rouille.

– Voilà l’animal ! a-t-il annoncé en le posant sur sa béquille. Comme tu peux le voir, la roue avant est un peu tordue...

Si, pour lui, « un peu tordue » signifiait que la roue était pliée en angle droit, comme si le vélo avait été lancé à pleine vitesse sous la roue d’un camion, alors oui, on pouvait dire que celle-ci était un peu tordue... Donc, après avoir essayé de tirer dessus sans résultat, j’ai fini par la coincer entre mes jambes en tournant le guidon de toutes mes forces, et bientôt la roue a été presque droite. Ce n’était pas parfait, mais le vieil homme a dit :

– C’est bon comme ça, on peut le ranger maintenant.

– Vous ne voulez pas l’essayer ? j’ai demandé. Juste pour voir s’il roule...

– C’est pas un vélo pour rouler, m’a-t-il répondu.

– Ah bon ? Et pour quoi alors ?

– C’est un vélo pour se souvenir.

Un vélo pour se souvenir? Je n’avais jamais entendu ça.

– Tu comprendras peut-être plus tard, a-t-il dit d’un air mystérieux. Pour l’instant, tu dois avoir soif...

C’est vrai, j’avais soif; et puis j’étais aussi curieux de visiter sa maison. À la voir si petite, je me demandais même comment on ferait pour y tenir à deux, mais en entrant je me suis aperçu qu’elle était plus grande qu’elle ne le paraissait. Et, peut-être à cause de tous les objets qui y étaient entassés, ça m’a fait penser à ces terriers d’animaux qui paraissent si étroits vus de l’extérieur, mais cachent de véritables trésors pour ceux qui y vivent...

– Fais pas attention au fourbi, m’a glissé mon hôte en me tendant une chaise, et ça m’a fait sourire, car à moins d’être aveugle c’était impossible de ne pas y faire attention.

C’est simple, il y en avait partout: sur les meubles, dans les coins, accrochés aux murs...

On se serait cru dans ces magasins d'antiquités où il faut penser chacun de ses mouvements à l'avance si on ne veut pas attraper un vase au passage, ou le coin d'un livre, ou une lampe, et que toute la pyramide s'effondre par notre faute. Heureusement, j'étais assis ; comme ça, je ne risquais rien. Par contre, je pouvais regarder et je ne m'en privais pas. C'est ainsi que mes yeux se sont arrêtés sur un tableau qui repré-



sentait un paysage enneigé, avec une grande forêt de sapins noirs et un petit renard blanc dans un coin. Pourquoi ce tableau m'a-t-il plus intéressé que le reste? Aujourd'hui encore, je l'ignore. Certains diront que c'est le hasard, d'autres appelleront ça le destin... Ce qui est sûr, c'est que je me suis mis à le regarder fixement et que le vieil homme s'en est aperçu.

– Est-ce que tu aimes les histoires? m'a-t-il soudain demandé.

Ça m'a un peu pris de court, parce que, même si j'aimais les histoires quand j'étais enfant, ça faisait très longtemps qu'on ne m'en avait pas raconté.

– Oui, j'ai quand même fini par répondre, je crois que j'aime les histoires.

– Comment ça, tu crois?

– Eh bien, disons que j'aimais beaucoup ça avant, mais que j'ai perdu l'habitude d'en écouter.

– Et tu aimerais entendre l'histoire du renard qui est dans ce tableau? Ou tu penses être trop grand pour ces choses-là?

J'ai bien senti l'ironie de sa question, et j'ai répondu que non, je ne me croyais pas trop grand, même si, pour être tout à fait honnête, je le pensais un peu.

– Bon, a-t-il repris, satisfait, alors je vais pouvoir te raconter l'histoire de Sullivan.

– C'est comme ça que s'appelle votre renard?

– Mon renard, mon renard, t'en as de bonnes... Est-ce que tu es l'humain de quelqu'un, toi?

– Non.

– Tu vois? Alors, si Sullivan est le renard de quelque chose, c'est de l'Arctique où il est né, et du monde où il a vécu. Mais ne m'oblige pas à sauter les étapes, a-t-il continué en se levant. Si tu es assez patient, tu sauras bientôt tout de lui...

En le voyant s'approcher du tableau, j'ai cru qu'il allait le décrocher pour mieux me le montrer; au lieu de ça, il s'est emparé d'un petit cadre pendu à côté et il l'a posé entre nous.

– Elle s'appelle Teodora, m'a-t-il dit en

montrant la jeune femme qui était en photo à l'intérieur. Ses yeux changeaient de couleur avec le soleil.

Tout ce que je voyais, moi, c'était son visage très doux et les taches de rousseur sur son nez. Car pour le reste, pourquoi il l'avait mise ici, je ne me l'expliquais pas du tout...

Là-dessus, il est sorti de la maison pour aller chercher le vélo que je venais de réparer.

– Le vélo pour se souvenir, a-t-il déclaré en rentrant, comme ça, si j'oublie mon histoire pendant que je te la raconte, il me suffira de pédaler un peu pour me la rappeler.

On peut dire qu'il était bizarre, mais j'ai toujours bien aimé les gens bizarres. Ils ont cette étincelle en plus, si vous voulez ; et pour peu qu'on arrive à s'oublier soi-même quand on est avec eux, alors on a peut-être une chance de voir un monde différent de celui qu'on voit tous les jours...

Quoi qu'il en soit, il s'est assis dans son fauteuil et il a pu commencer son histoire.

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2020

ISBN 978-2-211-31148-9